

Lacan Quotidien



n° 717 – Samedi 10 juin 2017 – 05 h 12 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr

Sommaire

ÉDITORIAL

Pierre-Gilles Gueguen

Psychanalyse affûtée, pour la République des Lettres

Nathalie Georges-Lambrichs, **Le regard du lecteur**

Laura Petrosino, **La psychanalyse bien vivante**

Jacques-Alain Miller, **Zizek et moi**

CONTROVERSE SUR LE TROTSKISME

Paz Corona, **À mes soeurs**

CRISIS IN VENEZUELA

Pablo Villate, **Entre espacios imposibles, bolivarianos, negacionistas**

Oswaldo Delgado, **Un resto de malestar ineliminable**

Patricia Tagle, **La guerra de las rosas**

L'ENTRÉE DE ZADIG EN ITALIE

Raquel Cors, **Echi dall'America latina**

Lacan Cotidiano

Suplemento especial de Lacan Quotidien



Jorge Alemán, **Carta a Jacques-Alain Miller**

Raquel Cors, **Ecos desde América Latina**

Lito Matusevich, **La herejía de Miller**

Laura Petrosino, **El psicoanálisis bien vivo**

ÉDITORIAL

Pierre-Gilles Guéguen

Psychanalyse affûtée, pour la République des Lettres

C'est avec une grande surprise que je lis et relis le texte de Jorge Alemán en date du 2 juin (1). Pour avoir traduit quelques articles de lui pour *Lacan Quotidien*, je ne m'attendais pas à cette déclaration si soudaine sur la mort de la psychanalyse : je n'en crois pas mes yeux !

J. Alemán, philosophe original, psychanalyste, essayiste connu, occupé dans le champ de la politique en Espagne à donner son appui aux militants de Podemos. Intellectuel vivant dans son action politique, vivant dans la psychanalyse, vivant sur *Lacan quotidien*, soucieux de participer par son truchement à la grande conversation qui court dans le monde de l'AMP, écrirait cette oraison funèbre ! Je ne puis m'y résoudre.

Je ne partage pas, cher Jorge, votre abord néo-marxiste de Lacan, mais j'aime votre rigueur dialectique et la concision de votre pensée, sans parler, pour ne pas offenser votre modestie, de l'étendue de votre savoir. Pour cela plus que pour des raisons de commodité, j'ai eu plaisir à traduire quelques textes de vous. Je dois cependant vous confier que votre tentative de concilier Lacan et Laclau me paraît une tâche de nature à faire tomber son homme dans un lac où aujourd'hui il y a le feu, comme le disent nos amis genevois. Et donc je préfère une autre entrée pour penser et surtout pour vivre la psychanalyse d'aujourd'hui. Mais pour reprendre en le déformant un air connu : ... à chacun sa lacune.

Voilà que tout à coup, Jorge, vous vous prenez un mur (sur Facebook) pour y taguer vos idées noires ! *Burn-out* sans doute, car j'ai rarement vu notre monde analytique de l'AMP aussi vivant, aussi réveillé. Je ne m'expliquerais pas autrement que par un moment de déprime vos pensées mortifères, ni vos propositions de soins palliatifs.

En France en tout cas, les analystes de l'ECF et ceux qui travaillent dans les ACF ont été particulièrement actifs dans le barrage opposé à Jean-Marie et Marine Le Pen et à leurs velléités de retour à un ordre ancien aux relents collaborationnistes. Je peux vous dire que nous sommes vigilants et bien réveillés.

Certes, nous avons maintenant à faire avec un gouvernement néo-conservateur et la psychanalyse n'a pas fini d'avoir à penser la façon dont elle aura à être présente et bien affûtée pour faire face aux périls à venir : notamment du fait des bureaucraties sanitaires et universitaires qui ne manqueront pas d'être toujours plus actives et de vouloir toujours plus d'évaluation, mais aussi du fait du capitalisme financier et de ses effets destructeurs du lien social. Je pense pour ma part que la dureté du monde qui s'annonce nécessitera d'autant plus l'offre psychanalytique qu'elle sera repoussée dans les marges.

Ce dont la psychanalyse a besoin pour respirer (sans doute le savez vous mieux que moi, vous qui vous êtes réfugié à Madrid en 1976), c'est de liberté d'expression, de démocratie et d'un libéralisme (pas au sens où un Tony Blair l'entendait) suffisamment humain pour que tous les boulons ne soient pas vissés et que ces marges continuent d'exister. Mais après tout elle a toujours été un discours marginal, il me semble que c'est inhérent à ce qui la fonde : proposer un recours au malaise dans la civilisation ou encore être l'envers de la biopolitique, pour reprendre le titre du beau livre d'Éric Laurent (2).

Il y a douze ans de cela, Jacques-Alain Miller répondant à la revue *Multitudes* pour son numéro deux disait ceci :

« Si l'on peut caractériser l'état d'esprit du public, celui-ci est comme résigné devant un processus dont on sent qu'il n'est pas du tout le résultat d'une conspiration des puissants, d'un complot des classes dominantes. Et en même temps la confiance se nourrit des résultats sensibles et positifs de la mise en œuvre effective du savoir touchant ces domaines. Si j'essaye de soustraire le problème dont nous débattons à une problématique relevant d'un marxisme primitif, c'est parce qu'il me semble que nous sommes là aux prises avec un processus qu'Althusser aurait sans doute dit "sans Sujet", et que nous allons appeler [...] le "processus numérique". Je ne l'appellerais pas processus sans sujet, parce qu'il me semble qu'Althusser n'utilisait pas du tout le terme de "sujet" au sens lacanien, mais entendait plutôt un processus sans conscience, dans un usage rabelaisien au sens de "science sans conscience n'est que ruine de l'âme" ».

Il disait encore :

« Je vais vous dire ce à quoi je crois : à cette fiction qu'on signale déjà dans les dernières années du XV^e siècle – elle s'impose jusqu'à la fin du XVI^e et elle a roulé jusqu'à la Révolution française au moins : c'est la République des Lettres. Je crois qu'il faut croire à la République des Lettres, qu'il faut la faire exister ; j'en ai parlé un jour en public devant Sollers qui m'a dit : "Votre erreur est de croire qu'elle existe !" – je crois surtout qu'il faut la faire exister. Le numérique a besoin des hommes. Et le numérique n'est pas simplement la chose des administrateurs, il est la chose avant tout servie par des scientifiques – et eux appartiennent, de plein titre et à part entière, sinon à la République des Lettres, à la République des *Bâtons, chiffres et lettres*, pour parler comme Raymond Queneau ».

Il se trouve qu'aujourd'hui avec « la movida *Zadig* » J.-A. Miller propose de nouveau ce programme (3). Le moment, dit-il, est venu de le faire exister... C'est bien plus attrayant à mon avis que d'attendre patiemment la fin de la psychanalyse (ou pire d'y contribuer), même si c'est avec l'espoir qu'elle renaisse dans un autre monde. Comment ne seriez vous pas partant pour en être ?

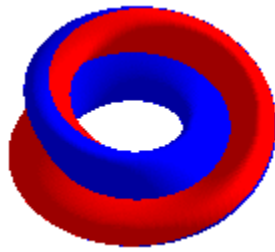
Con afecto, – comme vous avez eu la gentillesse de m'écrire en dédicace de votre livre, *Horizontes neoliberales en la subjetividad* (4).

1 : Alemán J., « La fin de la psychanalyse », *Lacan Quotidien*, [n° 713](#), 3 juin 2017.

2 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2016.

3 : Cf. Miller J.-A., « Perpétuer la nymphe », *Lacan Quotidien*, [n° 710](#), 30 mai 2017.

4 : Alemán J., *Horizontes neoliberales de la subjetividad*, Grama, Buenos Aires, 2016.



Le regard du lecteur

par Nathalie Georges-Lambrichs

Page à page

J'ai longtemps fait des huit, pas suffisamment intérieurs, entre la littérature, d'une part, d'où il me semblait que « je » (tout je ?) procède – « la poésie est la première parole », comme le rappelle la quatrième de couverture de chaque volume de la collection Orphée (éd. de la Différence), fondée en 1989 par Claude-Michel Cluny avec qui j'eus, pour le magazine freudien *L'Âne*, un entretien que Judith Miller publia peu après – et, d'autre part, la psychanalyse, à laquelle je recourus dès que possible pour traiter l'angoisse liée au savoir que comporte le dit de Lacan : « le poète se produit d'être mangé des vers » (1) – savoir en souffrance qui mortifiait ma chair.

J'aimais déjà D. H. Lawrence, j'avais traduit ses persiflages contre l'inconscient de Freud, senti qu'il était passé à côté ou plus exactement resté de son côté à lui. Quant à Gide, comment comprendre qu'il ne comprenait pas pourquoi Freud ne s'honorait pas de préfacer son *Corydon* ? L'essentiel était là, vibrant des mots pour le dire et pourtant, partant, incompréhensible.

Pas moins, le fait – ce dit me fut bel et bien asséné – que pour entrer en littérature il y faut, sinon du génie, du moins un talent certain, tandis que par défaut, en psychanalyse, « un homme qui les vaut tous et vaut n'importe qui » devait pouvoir trouver son entrée – à condition de la forger lui-même, cette porte, et de la pousser, faute de quoi l'impétrant se retrouverait « comme Kafka », ce qui est une contradiction dans les termes. Interdite, la société des *happy few* restait celle des sans-grades. Après Freud pétri de littérature, Lacan pressé de *lituraterrir*, dans le fil de l'effort de poésie poursuivi par Jacques-Alain Miller, le vide médian n'est-il pas le seul lieu où la poésie des traits et des anecdotes dont chacun se fait le secrétaire a chance de s'éprouver, de se formuler, de traverser ?

Brève histoire de l'ignorance du temps

J'aimais que Borges eût eu toujours, dans sa ligne de mire, le gauchisme inaccessible, qu'il souffrît de l'ignorance et du mépris dans lesquels celui-ci, sans même le savoir, tiendrait toujours la littérature. Cette limite, passées toutes les bornes, me semblait consister, plus radicale, moins poreuse que celle qui passe entre Dom Quichotte pétri de littérature et son Sancho, entre le duc d'Auge et son Cidrolin, entre le maître, berné par son renoncement au savoir même, et son serviteur, affûté de son ignorance supposée, parente de la ligne de fracture intime entre « la littérature » entière et *l'alliterature* en tiers.

J'avais su lire très tôt sans apprendre, ayant trouvé correspondance entre le grain de la voix maternelle et la paille des mots semés dans *Les Malheurs de Sophie*, qui devaient combler ma solitude enfantine de bonheur... et de malheur car, lorsque fière et brandissant mon livre, je déclamai dans le cercle de famille, celui-ci fut unanime : je simulais, je fabulais, en fait, je ne faisais que réciter par cœur.

Avoir du cœur, ce serait donc aller à la rencontre des autres, les vrais : les trisomiques, les muets, les défavorisés, les déshérités, les illettrés, les analphabètes, faire appel de la ségrégation indigne, des murs élevés entre les poètes et les poètes, publiés les uns, ignorés les autres. Ce serait l'impasse de la névrose, qui fait la part belle au surmoi, lequel ne mange le pain de la charité mal ordonnée que pour mieux le multiplier.

Ma cure me permit des progrès en lecture assez lents. Le livre, ce reliquaire, était le premier obstacle. L'ouvrir, le manier, mais aussi avoir raison de lui et forcer l'accès aux mots. Mais le singulier, ici, montait la garde. SM le mot veillait, empreint des charmes de l'unique valant pour le trésor de la langue, capable de déchirer le silence et d'en faire retentir l'exil dans chacune de ses résonances dont les facettes étincelantes n'en finissaient pas de mourir hors champ. Laisser l'autre s'enchaîner à l'un me fut douleur.

Et le mot contaminait la page, unique elle aussi, tableau ! On ne pouvait que l'apprendre ; la recouvrir, c'était la perdre. Au-delà ou plutôt, en deçà des aventures et des chimères qui m'emportaient au galop sur leurs ailes noires ou colorées promises à la décomposition sitôt le livre refermé sur sa dernière page, ne me perçaient que les flèches chargées d'érotisme, débordantes d'excitation charnelle, de mémoire anonyme et de provocation.

La cure fut un déminage. Effectué, celui-ci me permit de savourer *Le Dernier des Égyptiens* de Gérard Macé, où la douloureuse faveur d'un accès de goutte permet à Champollion, alité, de jouir de la vraie lecture que lui fait une amie de l'aventure indienne par excellence, lui qui jusqu'alors n'avait pas aperçu la rançon de son génie du déchiffrement, et, par-dessus tout, les *Petites Coutumes*, du même auteur, paroles échappées du corps de l'aïeule illettrée, dont la transcription hésitante bat de l'aile au pourtour de l'enfant poète. Pas moins, *Le Nom sur le bout de la langue*, mais aussi *La Frontera* et la moisson des *Petits Traités* de Pascal Quignard produisaient ces bonheurs d'anticipation sur le savoir qui les dépasseraient en boitant sans jamais les rattraper.

Les *Derniers Royaumes* ne sont-ils pas, dans la République des Lettres, ces marches où le poète entend surtout favoriser encore, aveugle, la reproduction du phylum des langues, propices à nous faire endurer les matins sans retour ? Entre le poète, Alain Jouffroy pour ne citer que lui, qui s'attèle à traduire le silence, et Michel Foucault, prosateur génial, qui se dit « simple lecteur », quel abîme... et comment passer d'un Royaume à la République, comment appréhender ces mondes, ces modes, styles de lecture, jouir de leur voisinage sans les trahir l'un et l'autre, les faire se et nous parler ?

La psychanalyse fraye à travers les fausses murailles érigées entre eux quand elle n'oublie pas que l'oreille du psychanalyste accommode sur un texte en train de s'écrire, et qui requiert d'être lu, et interprété. L'analysant se retrouve-t-il ou se trouve-t-il autre, du fait de la perte subie dans l'opération ? De quelle étoffe est ce gain ? En tout cas l'expérience qu'il aura faite n'est pas sans affinités avec celle que Jean-Philippe Domecq a nommée en 2004 la *banalyse*, lorsqu'il a découvert que « le banal n'est pas dans la masse du réel, [qu']il n'est que dans notre tête », et que « tout dépend de notre regard » (2).

1 : Lacan J., « Radiophonie », *Autres Écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 405.

2 : Domecq J.-Ph., *Traité de banalyse*, 4^{ème} de couverture, Fayard, coll. Mille et une nuits, 2004.

La psychanalyse bien vivante

par **Laura Petrosino**

Jorge Alemán,

Vous n'êtes pas parmi mes contacts de Facebook. Je prends connaissance de vos publications *via Lacan Quotidien*.

Je gagne ma vie avec une pratique qui fait place au réel sans loi, qui vise le hors-sens, qui permet de se séparer des objets *a*, qui produit les S_1 propres au sujet, qui accueille la singularité, qui dignifie le féminin, qui revendique le non-rapport sexuel. Cette pratique s'appelle psychanalyse.

Cette pratique qui s'appelle psychanalyse ne se situe ni à droite ni à gauche. Être à gauche ou à droite fait référence au père. On est à droite ou à gauche du père. La position de l'analyste évoque plutôt l'« entre », bord du trou, littoral.

En tant qu'analyste en formation, je défends la psychanalyse. Cette pratique a changé ma vie et elle est bien vivante en moi. Beaucoup de gens dans le monde sont plus vivants grâce à la psychanalyse.

Trad. Valeria Sommer et Laura Petrosino



ZIZEK ET MOI

par Jacques-Alain Miller

Je reçois ce matin ce mail de Thomas Svolos, d'Omaha, Nebraska.

Dear Jacques-Alain,

I believe this is the reference you just queried about in [LQ 716](#).

All the best, Tom



Slavoj Žižek on Jacques-Alain Miller

"The only absolute pedagogical genius that I know." —SŽ

<https://www.youtube.com/watch?v=9eMbN7pqNMA>

Post-scriptum. C'est l'occasion pour moi de présenter Thomas Svolos au lecteur de *Lacan Quotidien*. Thomas est membre de la NLS et de l'AMP. Il exerce la psychanalyse à Omaha, Nebraska, ville qui a vu naître Fred Astaire, Marlon Brando, Montgomery Clift, et Warren Buffett, troisième fortune mondiale, qui y vit toujours. Il vient de publier un livre remarquable dont nous rendrons compte, *Twenty-First Century Psychoanalysis* chez Karnac. — *Jam*

Erratum (LQ n°716 du 9 juin 2017)

La phrase de Lacan citée par Jam, dans « Jacques Rancière, une politique des oasis », qui évoque l'École comme « base d'opération » contre le malaise dans la civilisation est extraite du « Préambule » de l'Annuaire de l'École freudienne de Paris, et non de la « Note adjointe ».

CONTROVERSE SUR LE TROTSKISME

À mes sœurs par Paz Corona

À Luz et Natalia

Quand j'étais petite fille, une amie de ma mère nous avait offert, à ma sœur Luz et à moi, deux livres : il s'agissait du *Manifeste pour un art révolutionnaire indépendant* de Léon Trotsky et André Breton et du *Journal* d'Anne Frank. Ces noms m'ont été transmis ensemble. Chez moi, le nom de Trotsky n'a jamais été accolé à celui de Hitler. Il se distinguait au contraire d'avoir été celui d'un grand humaniste assassiné par Staline.

Comment Anita, l'amie de ma mère, avait-elle bien pu avoir l'idée incongrue d'offrir à deux enfants de six et sept ans une telle littérature ? Je suppose que Luz et moi n'étions pas des enfants pour cette ex-tupamaro (Mouvement de libération nationale uruguayen), mais les filles de militants du MIR (*Movimiento de Izquierda Revolucionaria* au Chili), de surcroît trotskistes. Par conséquent, notre éducation était à faire et il fallait commencer tôt pour que les enfants du continent latino-américain soient formés à la révolution permanente, puisqu'il nous fallait une seconde indépendance, selon les termes de Trotsky.

La révolution telle que la concevait ma mère avait des accents sectaires. Depuis mon adolescence, lorsqu'il m'arrive ironiquement d'évoquer la religion dans laquelle j'ai été élevée, je réponds inévitablement : « Dans le plus pur marxisme-léninisme ».

Le désir des trotskistes qui m'ont élevée était tellement pur que, pour eux, faire partie de l'Internationale révolutionnaire voulait dire entre autres qu'il ne faudrait pas céder sur le fait de prendre les armes, et donc risquer sa vie, lorsque le jour serait venu, afin d'accomplir le socialisme. Le modèle cubain était pour les Chiliens du MIR la référence en matière de révolution et la guerre civile espagnole, un exemple. Che Guevara venait de mourir en 1967, ce qui donnait à l'engagement révolutionnaire latino-américain un air héroïque. Ma mère qui attendait un changement radical de son engagement politique croyait, comme tous les révolutionnaires, à la fin du monde capitaliste et injuste.

Ma mère éleva ses filles à la boussole de son trotskisme. Je suis née en 1968 au Chili d'un couple de sociologues militants du MIR engagés dès 1967 dans le mouvement de l'Unité Populaire (UP), groupement qui comprenait tous les partis de la gauche (sauf les socialistes !) et qui porta Allende au pouvoir. Je fus de toutes les manif de jour et de toutes les réunions politiques de nuit. Mon père, très doué de ses mains bien qu'intellectuel, nous avait confectionné de petits sacs de couchage afin de pouvoir nous trimbalier partout sans que nous ne soyons une entrave.

Après l'élection d'Allende, mon père a définitivement largué les amarres. Totalement libre et délirant, il prit la clandestinité, et ne s'encombra plus jamais de ses enfants. Laissée aux bons soins de ma mère et du gynécée, je fus élevée à la dure par des femmes qui se disaient trotskistes. Mais soyons clairs, le nom de Trotsky ne fut pas pour ma mère le nom d'une idéologie internationaliste quelconque, mais celui d'un délire tout à fait singulier. Pour ces femmes que furent ma mère, ma grand-mère et leurs camarades, être mère était tout à fait secondaire : ce qui comptait, c'était de ne pas laisser la politique aux hommes et d'être des *compañeros* comme les autres. Si elles avaient pu porter des postiches pour ressembler en tout aux *barbudos* admirés et haïs parce que machistes et paternalistes, je pense qu'elles l'auraient fait. Les femmes et leurs filles ne devaient pas porter de robe, pas de maquillage, et surtout pas de bijoux – autant de « conneries » laissées aux bourgeoises écervelées. Bref, elles devaient être comme les hommes, mais en mieux !

Dans mon enfance, ni le mystère des larmes ni le caprice féminin n'avaient droit de cité car on n'avait pas le temps pour ces manières de « gosses de riches ». Il fallait marcher droit, ne pas se plaindre, se démerder tout seul et surtout la fermer. Plus tard, on m'apprit à coups de trique que la Cause Commune était supérieure à l'Individualisme bourgeois. La propriété privée n'avait pas cours chez nous. Ni les secrets ni les cachoteries ne pouvaient échapper au regard inquisiteur de notre mère. Les convictions de ma celle-ci allaient si loin que, dans son souhait d'effacer les différences et les inégalités, elle avait fini par nous confondre en une entité indifférenciée : « les filles ».

À l'église comme à l'armée, en bon petit soldat, j'appris dès l'enfance à chanter « *El pueblo unido jamás será vencido* » (« Le peuple uni ne sera jamais vaincu »). Mais j'étais tellement unie et aliénée à l'autre que, dans un certain aveuglement, je ne m'étais pas rendu compte que le temps de se taire était venu : un jour que, du haut de mes quatre ans, je chantais à tue-tête, dans le jardin de ma mère, ma chanson préférée pour provoquer le bourgeois, je reçus une paire de claques monumentale. On m'expliqua que l'heure du fascisme était arrivée, et on m'envoya à la campagne dans la famille de la bonne. C'était lors de la première tentative de coup d'État en juin 1973. À cette époque, ma mère entra dans la clandestinité et prit pour nom de code « Natalia », comme la femme de Trotsky.

À mon arrivée en France à l'âge de cinq ans, après le coup d'État, j'étais une enfant angoissée, j'avais peur de tout, et ne voulais pas sortir de la maison.

Notre monde s'était écroulé, et je refusais de parler ma langue maternelle. Un de mes oncles, ancien garde du corps d'Allende et que j'avais admiré, se révéla aussi faible que tous les autres membres de ma famille – qui n'étaient ni forts ni héroïques. Ce qu'ils voulaient, je m'en rends compte maintenant, c'était un maître ! Un tyran domestique fit l'affaire, en la figure de mon grand-père maternel, auquel ils restèrent toute leur vie aliénés.

Mais dans notre monastère où la règle maternelle régnait, on ne respirait pas très bien. Je ne pouvais me soustraire à cette étrange ascèse qui ne concernait pas seulement les corps, mais engluait aussi les âmes. J'évoquerai pêle-mêle quelques

préceptes des plus baroques qui ont accompagné mon enfance. De loin, cela peut paraître drôle. Mais quand j'étais gosse, vraiment non, je ne rigolais pas. D'ailleurs, je tombais tout le temps par terre. La faute à qui ? À mon père parti ? La faute à Trotsky ? À la folie ? Ah la la !

Le Coca-Cola était banni de mon alimentation parce que considéré *yankee*, mais les algues *cochayuyo* que je détestais et les haricots, nourriture des paysans, devaient être avalés jusqu'à la dernière miette parce que les gosses au Chili n'avaient rien à manger. Chez moi, on ne lisait pas les écrivains bourgeois, on ne foutait pas les pieds dans les églises, et on ne lisait pas la Bible (car *la religion, c'est l'opium du peuple* !) Moyennant quoi des pans entiers de la culture m'avaient été fermés. Je devais tout partager, mais quand je rentrais de l'école avec ma trousse vide parce que j'avais tout donné, ma mère me faisait la leçon, me traitant d'enfant mal élevée. Quand en 6^e, je dus choisir une langue entre l'allemand des *nazis* et l'anglais des *yankees*, je fus bien ennuyée. Et, en bonne névrosée, je refusais d'apprendre, pour ne pas contrarier ma mère, qui me hurlait dessus que je finirais balayeur...

Voilà comment ont élevé les petites Chiliennes au temps où ma mère était trotskiste.



CRISIS IN VENEZUELA

Entre espacios imposibles, bolivarianos, negacionistas

Pablo Villate (Bilbao)

Bolívar es un pueblo muy pequeño y cercano a la ciudad en la que vivo. Ahí nacieron los ancestros que dieron su apellido a Simón, también su nombre de pila, por Simón el Viejo. Un monumento donado por el gobierno de Venezuela en 1927, lo recuerda. Entre el viejo Simón y el viejo árbol de Guernika, de donde está aún más cerca, seguramente no es casualidad que Bolívar se mantenga como una pequeña reserva radicalmente independentista.

Las revoluciones bolivarianas se quieren herederas de esa separación, corte respecto a la corona, respecto al amo imperial. De alguna manera, todas las revoluciones comparten aspiraciones parecidas en términos de corte respecto de lo que hay.

Supongo que con J-C. Milner confirmaré □tengo que avanzar en la lectura de su recomendable *Relire la Révolution*□, cómo desde ese primer momento empiezan diferencias y parecidos decisivos sobre qué propone y realiza cada una en su lugar y, especialmente, sobre los diferentes efectos de retorno del amo, tal como Lacan advertía en el 68, cuando fue capaz de leer en aquel mismo momento el movimiento de llamarlo en acto.

Por eso encuentro tanto alcance en la descripción y análisis que hace Milner sobre ese momento de la Revolución Francesa en el que, sin apoyo de una nueva constitución y sin precedentes sobre cómo hacer en medio de las tensiones entre los tres comités, de salud pública □con Robespierre a la cabeza, a veces liderando, a veces contestado□, seguridad y finanzas, en octubre de 1793, se vieron convocados a poner palabras en situaciones históricamente desconocidas, tentados a apoyarse en el terror, renunciando a la humanidad y creando la duda sobre si encarnaban a náufragos o a gánsters.

Cuando ya es posible la perspectiva entre la intención y las consecuencias de cada revolución, resalta el precio de las equivocaciones, capítulo definitivo en el que aún cabe estar a la altura de las intenciones, al menos como discurso considerándolas con un mínimo de realismo restitutivo.

Lo que transmiten las noticias y nuestros colegas de Venezuela, no deja lugar a dudas: ni ha salido bien, ni parecen a la altura de ese hecho.

De otra manera, los psicoanalistas son natural y necesariamente bolivarianos, a condición de que se nombre así su independencia pero respecto de la corona del amo y su discurso. Lo cual no obliga a la extraterritorialidad de la élite o de la asepsia, sino todo lo contrario, más a pronunciarse en la oportunidad al menos como analizantes orientados por la ética del psicoanálisis:

Espacios imposibles, contingencia del bien-decir, creación de espacios discursivos para cernir lo real y contravenir la pulsión de muerte.

Si no fuese terrible sería cómico: si he entendido bien, resulta que Marine Le Pen llama a La Resistencia contra los musulmanes y extranjeros en general. Su padre ya decía que no estaba en contra de ellos sino a favor... de que estuvieran en su país; que siempre es otro. ¡Y se quejan de que les roba el concepto!

¿Qué tiene este fenómeno de la islamización del mundo, tal como la divulgan sus activistas convocando a la yihad con el Corán en la mano, sumando adeptos de manera creciente y violenta, respondiendo así a la hipermodernidad?

¿Qué tiene, qué hace retroceder las conquistas sociales en términos de derechos humanos, las realizadas precisamente contra los fascismos debastadores en el siglo XX, sin ir más lejos, como para que la agilidad ética y democrática del cuerpo social no sea capaz de nombrar al islam de la sharía como el fascismo más actual?

Finalmente aquella primavera, de manera cada vez más depurada, es la de su elección forzada entre sus tiranos nacionales, como El Assad, o la transformación de la media luna en un alfanje sangriento globalizado.

¿Qué fenómeno es este que induce, en los herederos de la defensa de las libertades, cierta impotencia a la hora de nombrar algunos fascismos, hasta cuando ya muestran sus caras más feroces a pie de calle?

Alguien me advirtió un día que mencionar a los judíos hace que todas las brújulas se vuelvan locas. Parece que, mencionar el islam radical como irresoluble por la simple diferenciación radical-moderado, revuelve todas las tripas.

Si Marine Le Pen recoge lo real en juego de este asunto y nos atornilla lo políticamente correcto en términos de elección entre libertad sacrificial o seguridad de estados policiales...

Cada vez que nos conmocionaba un atentado de ETA, las declaraciones de las autoridades sosteniendo que no nos vencerían, nos dejaban bajo cierto efecto de repetición, de haber sido vencidos de nuevo, confrontados en soledad a que no-ceder podría ser la última opción, aún eternamente vencidos, de igual modo que durante los años del franquismo. Ahora también se trata de no ceder, ni al alfanje de la Yihad ni a la clausura de las libertades con la Saría como burka, sino de reeditar La Resistencia contra el fascismo global de la Yihad y contra los fascismos complementarios de los caudillos locales, con los que juegan a lo mismo.

Las izquierdas europeas son ambiguas con el antisemitismo, en España lo son directamente, y si no saben reeditarse como resistencia contra el islamofascismo vendrán nuestros clásicos fascistas a seguirle ese juego a la Yihad y ya la Internacional neonazi dejará de ser un fantasma judío (antes sólo venían a por ellos, pero como no lo eramos...).

Los bolivarianos también le hacen el juego manifestándose declaradamente anti-israelíes y muy próximos a algunos de estos: El Asad, Irán, Hezbolah, junto a Daesh ya sin poder ni querer velar su antisemitismo bajo ese mismo antisionismo. Y, si con nuestro Podemos no se hace otra cosa, sólo nos quedará el retorno a esa soledad de cada uno para que las libertades se defiendan uno por uno, desde lo más íntimo, en el riesgo de su ejercicio, hasta lo más vivo del cuerpo social como construcción de discurso. Abriéndose con el viento a favor o contra viento y marea.

Por eso escribí *Israel en el deseo. El erotismo de la paz : I.S.REAL*, tan amablemente publicado en *Análisis*, la revista de psicoanálisis de Castilla y León. Porque constato que Israel es un síntoma que refuta los totalitarismos. Y puede ser un catalizador político: respetándolo como tal y con menos Saría, seguro que Venezuela se haría más y mejor bolivariana.

Un resto de malestar ineliminable

Oswaldo L. Delgado (Buenos Aires)

Cuando Freud se ocupa del amor al prójimo, va a dar cuenta de que en ese mandamiento imposible se levanta horrorizada la maldad fundamental que habita en el prójimo y en el sujeto mismo. Ese goce oscuro en el otro y que habita en el sujeto mismo, como muy tempranamente Lacan aborda en el Seminario *La ética del psicoanálisis*, recordando esa frase crucial de Freud en *El malestar en la cultura*: “El hombre intenta satisfacer su necesidad de agresión a expensas de su prójimo, de explotar su trabajo sin compensación, de utilizarlo sexualmente sin su consentimiento, de apropiarse de sus bienes, de humillarlo, de inflingirle sufrimientos, de martirizarlo y matarlo” (1).

Esto no es eliminable y da el acento justo al llamado por Kant “mal radical”, pero una sociedad más justa permite que esto se desplace, se metaforice, se sintomatice.

Es cierto que estos modos sublimados o sintomatizados, no producen la elevada satisfacción que da un goce en lo que Lacan llamaba, su estado primero.

Estas metaforizaciones dejan o más bien producen un resto de malestar inmodificable, que es necesario soportar. Buscar eliminarlo, conduce a lo peor.

Cuando me refiero a una sociedad más justa y democrática, no alerto sólo respecto a las manifestaciones clásicamente totalitarias, sino también a lo que Lacan formula con todas las letras en el *Seminario 7*: “La seguridad del goce de los ricos en la época que vivimos está sumamente incrementada por lo que llamaría la legislación universal del trabajo” (2).

Por todo esto, mi más profunda solidaridad con los colegas venezolanos, en estos difíciles momentos que están viviendo.

1: Freud, S., *El malestar en la cultura*, Ed. Amorrortu, Buenos Aires, 1979, Tomo XXI, p. 107.

2: Lacan, J., *El Seminario, libro 7: La ética del psicoanálisis*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1988, p. 242.

La guerra de las rosas

Patricia Tagle (Lima)

I. Coincidencias

1. Lima, Perú, 5 de abril de 1992. El Presidente electo democráticamente cierra el Congreso, democráticamente electo, bajo esta consigna: “Disolver, disolver...” el Congreso de la República. Segundo: “Reorganizar” “totalmente”, el Poder Judicial, el Consejo Nacional de la Magistratura, el Tribunal de Garantías Constitucionales, y el Ministerio Público. Tercero “reestructurar” la Contraloría General de la República... “Sólo me anima el deseo de lograr la prosperidad y la grandeza de la Nación Peruana...” (1).

Lo que siguió a este acto es o debería ser sabido. Una dictadura: ¿hipermoderna?, ¿posmoderna?, ¿neoliberal?, ¿posverdadera?, ¿hiperverdadera? No estoy lo suficientemente al día en lo que atañe al debate sociológico, lo confieso, para dar con un nombre “políticamente correcto” para nombrar lo que fue, y lo que viví como una dictadura más, a secas, venga de donde venga y se ampare en lo que se ampare. ¿Acaso hay alguna dictadura posible sin elevar un rasgo identificadorio a la categoría de un ideal masificante?

2. Lima, el País del Psicoanálisis, 5 de abril de 2017 (25 años después), segundo Comunicado del Presidente de la AMP: “El primer Comunicado ‘Por el Estado de Derecho en Venezuela’ que hemos enviado el 1 de abril ha suscitado diversas reacciones, tanto negativas como positivas, que nos llevan a *declarar abierto* (2) ‘El debate Venezuela’ en la AMP”.

II. Contrastes

Allí donde el amo *disuelve*, o pretende *disolver*, algunos oponemos resistencia a toda “clausura” y a ese empuje a la *disolución*; en último término, a la clausura del espacio necesario para el disentimiento y el consentimiento; a la clausura de la pluralidad, a la clausura de la libertad subjetiva, esa misma que siempre es, o termina siendo, una elección forzada, pero no por ello menos libre e insondable.

III. El síntoma Venezuela

No estamos a salvo, ¡gracias a dios!, como sujetos apostantes por el psicoanálisis, de nuestras pasiones; eso está claro. En ese terreno me declaro culpable, convicta y confesa. No podemos desconocer en este punto nuestra propia opacidad, uno por uno. Pero si en algo hemos de marcar la diferencia es, al menos, en estar advertidos de ella, y del “ello” que nos habita, y nos empuja, si no a la “dis-(a)lución, a la clausura de nuestra humana opacidad.

IV. De las rosas...

... O de cómo esta flor ha inspirado tantas metáforas, y alentado tantas guerras.

Tan trabajada y atravesada « lo confieso » como me encuentro ahora por el curso de los acontecimientos mundiales, no deja de resonar en mí la producción de Hannah Arendt, filósofa política, quien tuvo la virtud de formalizar, a mi juicio, el real de una época que aún es la nuestra o ¿que la inauguró?: *La condición humana*, *Los orígenes del totalitarismo*, *Eichmann en Jerusalem* y *La banalidad del mal* son trabajos suyos que de pronto adquieren para mí una resonancia de demasiada actualidad.

En el camino, y como encuentro contingente que a mi juicio no es irrelevante para su recorrido de pensamiento, está su encuentro con Heidegger, en un amor a la par tan *gen(i)uno* como *ad-últero*.

¿Cómo un gran pensador como Heidegger fue capaz de ceder a la causa que lo habitaba y cegarse hasta el punto de *Vere-indicar* la ideología del nazismo? Hay que ponderar las coordenadas, aquellas en las que la adscripción de Heidegger a los “dioses oscuros” sellaban a la vez la expulsión de los poetas, incluso de las Musas (las suyas) de la “Ciudad Ideal”.

Aquel olvido del amor □ puesto que no dudó en traicionar, en nombre de los ideales del folk y de la pureza, ni a su maestro ni a su amante, judíos ambos □, el “olvido del ser”, según lo llamó él, lo llevó a su refugio posterior en la Selva Negra, su auto-exilio y a su viraje hacia la poesía como puro decir de la ex-sistencia.

“¿Para qué ser poeta en tiempos de penuria?” □ se pregunta entonces Heidegger (3) evocando al poeta Hölderlin: “No lo pueden todo los celestiales. Por ejemplo: los mortales llegan primero al abismo. El rumbo cambia con estos. El tiempo es largo, pero sucede lo verdadero”.

Tomo esta cita de Heidegger citando a Hölderlin, y esta cita de Freud, citando a Virgilio: “*Flectere si nequeo superos, acheronta movebo*”.

El resto es, para nos-Otros, *un esfuerzo de poesía*.

1: <https://www.youtube.com/watch?v=gPot4vZCdP0&t=7s>

2: El resaltado es mío.

3. Heidegger, M, “¿Para qué ser poeta?”, *Sendas Perdidas*, Buenos Aires, Losada, 1960.

L'ENTRÉE DE ZADIG EN ITALIE

Echi dall'America latina

Raquel Cors

Buon giorno, ringrazio per la possibilità di esprimermi in un'altra lingua per dire qualcosa di *lalingua* che ultimamente risuona in me. Perciò, se il corpo parla, lascerò che la parola faccia eco di questo.

Una scelta forzata

Trovai Domenico Cosenza a Parigi, all'angolo di rue d'Assas e lì appresi che ero stata invitata dalla SLP per "prendere parola" a Torino. Per me *Torino* era una parola, quella parola che mi "porta per mano" ogni volta che occorre pensare al *soggetto della Scuola*.

Così andavo, nella *Teoria di Torino*, verso una solitudine che non cancella completamente la funzione dell'Ideale di Scuola, poiché nella logica del nostro discorso non vi è zero Ideale, c'è quel rapporto singolare che ciascuno mantiene con il significante padrone sotto il quale si situa.

Qui, a Torino, diciassette anni fa, Jacques-Alain Miller situava la Scuola come "la somma di solitudini soggettive", al plurale. È chiaro che quelle solitudini dovrebbero presupporre un *più-uno*. Tuttavia, a partire dagli ultimi eventi di politica lacaniana internazionale, qualcosa di ciò che non va nel paese della psicoanalisi si è messo di traverso davanti al carro, cioè un sintomo si è messo in forma. Alcune solitudini sono salite, invece di portare sul lettino il godimento che li abita, sono saliti sulla scena delle reti sociali per esibire, senza pudore, le difficoltà del fare-legame con l'uno per uno. Quell'atto non è stato irrilevante e ha avuto delle conseguenze che ancora scuotono il Campo freudiano, non solo in America Latina.

Di quale eresia si tratta?

Ultimamente, tra gli psicoanalisti, si parlava di un'inclinazione della politica, che aveva prodotto un passo falso, con inciampi e cadute, senza un Altro. Il peggio dell'eresia si è arenato nel silenzio, nel rinnegamento, nella segregazione, assumendo linee partitiche e identificatorie, producendo lunghe file – quelle che non si accordano al discorso dell'analista. Una minacciosa oscurità ha cominciato a inquietare fin quasi a schiacciare una comunità. E, com'è risaputo, quando l'alienazione pietrifica, per il soggetto diventa impossibile svegliarsi.

Miller ha dovuto intervenire per segnalare con fermezza che non si può sapere qualcosa di Uno senza passare dall'Altro.

Sveglia!

La mattina del 13 maggio, a Madrid, LQ diffondeva *l'Apertura del Coco*, nella quale Jacques-Alain Miller segnalava la versione di una ninna nanna che fa rima in "a":

Dormi piccolo,
addormentati già,
che viene il Coco
e ti mangerà.

Cito Miller:

Personalmente dormo poco questi giorni... però non temo il Coco ...

Il mio desiderio come Coco è molto diverso.

Vorrei, bambino, che tu non avessi paura.

Non di me, che ti voglio svegliare...

Abbi paura di quelli che ti vogliono addormentato, debole e succube.

Sveglia! Parlare!

Finalmente! Questa è una fortuna! Una gioia. Un desiderio! L'interpretazione di JAM invita i lacanoamericani a ricominciare.

Tempo per comprendere

In che tempo ci troviamo adesso? A partire dalla fondazione dell'AMP, con le sue sette Scuole che, come dice Miller, "è stato un trionfo dell'amore", JAM 2 adesso è consacrato a far esistere la psicoanalisi in campo politico. Un grande movimento ci convoca. *Alea iacta est*, il dado è tratto, non si torna indietro. Con la creazione della movida ZADIG, nuovi venti soffiano e, oso dire, *in situ* (specialmente, per ciò che ho vissuto negli ultimi giorni tra Madrid, Parigi e Torino), che l'*afectio societatis* è il miglior trattamento del reale del gruppo analitico.

Una certa solitudine

Tuttavia, ho la tangibile sensazione che vi sia ancora qualcosa da situare, lontano dal significante e più prossimo a *lalingua*. Per contornare quel buco, noi psicoanalisti non conosciamo altro modo che non sia l'analisi che, si suppone, consentirebbe di mettere in chiaro il godimento che abita in ciascuno. È risaputo che non c'è analista, non è più un segreto. C'è un reale "nella" psicoanalisi, ma non "verso" la psicoanalisi.

Lacan insegna che c'è una *Direzione della cura e i principi del suo "potere"*, un potere singolare orientato solo dalla tripartizione tra tattica, strategia e politica, per "rendere" possibile un movimento senza precedenti, all'altezza delle esigenze dell'epoca, un'epoca che ci avverte – essere in piena forma e con molta forza al momento di scegliere l'ERETICO.

Votare per il soggetto

Paola Bolgiani mi aveva proposto di parlare oggi degli echi dall'America Latina. Echi è plurale, e la mia cara America Latina è tanto diversa e eterogenea. Così come la NEL, con tanti paesi, sedi e delegazioni – dove cerchiamo che l'Uno prenda forma nel molteplice. Allora ho molto pensato sul mio contributo, per non dilungarmi e perdermi nella sonnolenza del *bla bla*. Finché ho scelto, semplicemente, di scommettere su uno sforzo di trasmissione di ciò che risuona in me, a partire da una certa solitudine che per anni, nonostante il trambusto, mi tormentava...

Conversando con il mio amico Oscar e i miei cari colleghi spagnoli, mi sono resa conto, a Parigi, di uno degli effetti degli ultimi eventi nella nostra comunità, che mi sono serviti per uscire dalla mia solitudine. Una specie di liberazione. Una contingenza, capita che parlare mi faccia bene.

Grazie!

Torino, 28 maggio 2017

Trad. Maria Laura Tkach

Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 8

SUMARIO

Carta a Jacques-Alain Miller — *Jorge Alemán*

Ecos desde América Latina — *Raquel Cors*

La herejía de Miller — *Lito Matusevich*

El psicoanálisis bien vivo — *Laura Petrosino*

Carta a Jacques-Alain Miller

Jorge Alemán (Madrid)

Querido Jacques Alain Miller,

Como usted sabe, ya que decidió publicarlo en *Lacan Quotidien*, escribí de forma minimalista e improvisada sin tener previsto publicarlo en otro lugar unas líneas sobre el “final” del psicoanálisis. Así suelo usar el Facebook y más cuando se trata de temas que en otros tiempos traté especialmente en la relación Lacan-Heidegger. Siempre recordaré la emoción y el orgullo que supuso para mí que Judith Miller me hiciera una entrevista para *L'Âne* y que usted mismo tradujera uno de mis textos para *Ornicar?*

Ahora, por un nuevo fenómeno que merece su dilucidación especial, me encuentro con una cantidad de colegas muy significativa que han decidido escribir de un modo casi coral algo sobre mis líneas en Fb. Estos textos incluyen desde interpretaciones de mi persona, de mi fantasma, de mi ser, de mi desconocimiento del psicoanálisis, de lo real imposible, de mi mutación en Fukuyama (¡Ohhh!), etc. Todo esto aderezado según el estilo y el humor de cada

uno con insultos y agravios. También, los hubo benevolentes y los que hicieron su esfuerzo para “sentar cátedra” y aleccionarme y rectificar de una vez por todas mi extravío.

Es cierto que si escribo en mi muro donde hay música y poemas míos, no me esmero como cuando tengo el honor de publicar en *Lacan Quotidien* mis artículos. Pero me hago cargo de lo escrito. Jamás ninguno de mis libros llamó la atención de los colegas de la AMP como mis líneas de Facebook. De lo que no me hago cargo, de ningún modo, es cuando desconociendo mi historia con las Escuelas de la AMP, se me quiere atribuir que quiero destruirla, acabar con el psicoanálisis, instaurar “el reinado de la ‘izquierda lacaniana’” y, en definitiva, atacarlo a usted. El colmo del absurdo. ¿Qué necesidad tienen de ponerme en ese lugar? ¿De dónde sale todo esto? En décadas jamás escribí nada público contra un colega y ahora, por simplemente dialectizar en un punto con usted, soy la encarnación del “Apocalipsis” y el “anticristo” en el Campo freudiano. En este punto mi perplejidad es inmensa. Y hay un exceso a descifrar, ya que no entiendo por qué se me ataca a mí para defenderlo a usted. ¿Desde cuando usted necesita ser defendido de mí? ¿Y por qué no saben los que me atacan, o hacen todo lo posible para no saberlo, que siempre lo he defendido a usted y a nuestro proyecto psicoanalítico? No sé qué quedará de todo esto, no pienso, como es lógico, responder a cada uno que escribió explicándome que no estamos en el final. Me encanta verlos tan vivos a todos y con un uso tan inmediato de la doctrina para disciplinar al descarriado. Aunque nadie se atrevió a nombrar cómo iba a continuar la serie instituyente Freud-Lacan y la elaboración de Miller al respecto. Nadie lo hizo por razones de estructura: es imposible hacerlo. Y esto no es ni la estupidez de Fukuyama ni la minúscula “izquierda lacaniana”. Pero los que me quieren oponer a usted que digan qué propósito tienen, porque soy tan solo uno más que se dedicó a honrar la enseñanza de Lacan y el proyecto fundado por usted con el antagonismo de Lacan o de la IPA.

Por todas partes donde me fue posible y con todas mis fuerzas,
Jorge Alemán

Ecos de América Latina

Raquel Cors (Santiago de Chile)

Torino, 28 de mayo de 2017

Buenos días,

Agradezco la posibilidad de expresarme en otra lengua, para decir algo de *lalangue* que últimamente resuena en mí.

Así que si el cuerpo habla, voy a dejar que la palabra haga eco de esto.

Una elección forzada

Me encontré con Domenico Cosenza en París, en la esquina de rue d'Assas, y allí me enteré que estaba invitada por la SLP para “tomar la palabra” en Torino. Para mí *Torino* era una palabra, esa palabra, que “me lleva” de la mano, cada vez que hay que pensar *acerca del sujeto de la Escuela*. Así me movía, por la *Teoría de Torino*, hacia una soledad, que no anula por completo la función del Ideal de Escuela, ya que en la lógica de nuestro discurso no hay cero Ideal, hay, esa singular “relación” que cada uno mantiene con el significante amo bajo el que se sitúa.

Aquí mismo, en Torino, hace diecisiete años, Jacques-Alain Miller situaba la Escuela como “la suma de soledades subjetivas”, en plural. Estamos claros que esas soledades tendrían que presuponer un *más uno*. Sin embargo, a partir de los últimos acontecimientos de política lacaniana internacional, algo de lo que no anda en el país del psicoanálisis, se puso en cruz ante la carreta, es decir que un síntoma se formalizó. Algunas soledades, en vez de llevar a diván el goce que les habita; subieron a la escena de las redes sociales, para exhibir, sin pudor, las dificultades del hacer-lazo, con el uno por uno. Ese acto no fue menor y tuvo consecuencias que todavía sacuden al Campo Freudiano, no solo a América Latina.

¿De que herejía se trata?

Últimamente, entre psicoanalistas, se hablaba de un sesgo de la política que dio un mal paso, con tropiezos y caídas, sin un Otro. Lo peor de la herejía encalló en el silencio, en la renegación, en la segregación, tomando líneas partidarias e identificatorias, haciendo largas filas —esas que no van con el discurso del analista. Una ominosa oscuridad comenzó a intranquilizar y casi aplastar una comunidad. Y como es sabido, cuando la alienación petrifica, al sujeto se le hace imposible despertar.

Tuvo que intervenir Miller, para señalar firmemente que no se puede saber algo de Uno sin pasar por el Otro.

¡A despertar!

La mañana del 13 de mayo, ya en Madrid, *LQ* difundía la *Apertura del Coco*, en la que Jacques-Alain Miller señalaba la versión de una canción de cuna que tiene su rima en “a”.

Duérmete niño,
duérmete ya,
que viene el coco
y te comerá.

Cito a Miller:

“Personalmente duermo poco estos días y noches, pero no tengo miedo del Coco (...). Mi deseo como Coco es bien distinto. Quiero, niño, que no tengas miedo. Que no tengas miedo de mí, ya que te quiero despertar. (...) Ten miedo de los que te quieren dormido, debilitado y sumiso. ¡A despertar ! ¡A hablar!”

En buena hora ¡Esto es una fortuna. ¡Una alegría. ¡Un deseo! La interpretación de JAM invita a los “lacanoamericanos”, a recomenzar.

Tiempo de comprender

¿En que tiempo estamos ahora? A partir de fundación de la AMP con sus 7 Escuelas, que como lo dice Miller “fue un triunfo del amor,” JAM 2, ahora se consagra a para hacer existir el psicoanálisis en el campo político. Un gran movimiento nos convoca. *Alea iacta est*, el dado está lanzado, no hay vuelta atrás.

Con la creación de la movida ZADIG, soplan nuevos vientos, y me atrevo a decir, *in situ* (especialmente por lo que me toca vivir en los últimos días entre Madrid, París y Torino) que el *afectio societatis* es el mejor tratamiento de lo real del grupo analítico.

Cierta soledad

Sin embargo, tengo un sensible sentimiento de que aun hay algo por situar, lejos del significante y más próximos de *lalengua*. Para bordear este agujero, los psicoanalistas no conocemos otra manera que no sea la del análisis, que supuestamente permitiría poner en claro el goce que habita en cada uno. Es sabido que no hay analista, ya no es un secreto. Hay un real, “en” el psicoanálisis; pero no “hacia” el psicoanálisis.

Lacan enseña que hay una *Dirección de la cura y los principios de su poder*, un singular poder que solo se orienta por la tripartición entre táctica, estrategia y política, para hacer posible un movimiento sin precedentes, a la altura de las exigencias de la época, una época que nos advierte estar en plena forma, y con mucha fuerza a la hora de elegir lo Herético.

Votar al sujeto

Paola Bolgiani me había propuesto que para hoy hable de los Ecos de América Latina. Ecos, es plural, y mi querida América Latina, es tan diversa y heterogénea. Así como la NEL con tantos países, sedes y delegaciones - donde intentamos que lo Uno tome forma en lo múltiple. Entonces pensé mucho en lo que podía contribuir sin extenderme y perderme en el adormecimiento del blablablá. Hasta que elegí, simplemente, apostar por un esfuerzo de transmisión en lo que resuena en mí, a partir de cierta soledad, que por años, a pesar del bullicio, me atormentaba...

Conversando con mi amigo Oscar, y mis queridos colegas españoles, me di cuenta, en París, que uno de los efectos de los últimos acontecimientos en nuestra comunidad, me han servido para salir de mi soledad. Una especie de liberación. Una contingencia, y es que me hace bien hablar.

¡Gracias!

La herejía de Miller

Lito Matusevich (Buenos Aires)

Querido JAM,

No puedo dejar de pensar lo sucedido en mí Escuela, la EOL.

Sé que hay gente que tuvo transferencia negativa o positiva con usted, ella se podría enunciar así: “Nada quiero saber de lo que él dice”, o “¡Qué bueno lo que dice!, pero así no voy a pensar en las consecuencias que surgen de su decir”.

Otros prefirieron atacar a su persona diciendo: es un dictador, parcializó la enseñanza de Lacan etc.

La transferencia oculta lo real.

El debate de Madrid, funcionó como una interpretación que cuestionó la transferencia y produjo un cambio de discurso.

Se aceptó, la pluralización del nombre del padre, lo real como imposible, y fácilmente

trabajamos y sacamos las consecuencias que de allí surgían. También lo real es la estructura, lo real es racional y lo racional es real, estos enunciados continúan la idea que nace con Galileo en el siglo XVII y que da origen al discurso de la tecnociencia. Desde allí se construye un nuevo mundo, o como a Lacan y a usted lo dice: el in-mundo en el que habitamos.

En uno de sus últimos seminarios subrayó que la ultimísima enseñanza de Lacan comenzaba en el capítulo IX de Seminario 23 cuando él dijo “Lo real es sin ley”. A partir de allí usted cuestionó los discursos de la época.

¡Herejía! ¿Qué queda de nuestro in-mundo a partir de allí?

¿De dónde asirnos?

Usted nos mostró cómo grandes pensadores del siglo XX que a su forma lo hicieron, como Heidegger y Wittgenstein, y en su conferencia de Río de Janeiro los mencionó como los más grandes pensadores del siglo pasado.

Lo real sin ley es la herejía que usted puso en el centro del psicoanálisis para llevar adelante el contra-psicoanálisis que propuso Lacan.

Ahora también lleva la herejía al campo político.

Volviendo a mi escuela, insisto en que cada uno de nosotros deberíamos declarar nuestro deseo de continuar en ella, sosteniendo la herejía de lo real sin ley (viraje de la orientación a lo real) y que, a partir de allí, nos hagamos cargo de las consecuencias.

La tarea es grande y con dificultades, excede el marco profesional, pero sólo el psicoanálisis y el arte pueden desenmascarar lo real y así denunciar los atropellos de la “alianza del discurso capitalista y la ciencia.”

Declaro mi deseo de trabajar en esta herejía y también en su utopía: todos analizantes.

Suyo.

El psicoanálisis bien vivo

Laura Petrosino (Buenos Aires)

Jorge Alemán,

No lo tengo en mi lista de contactos de Facebook. Me entero de sus publicaciones por *LQ*.

Me gano la vida con una práctica que hace lugar a lo real sin ley, que apunta al fuera de sentido, que permite separarse de los objetos *a*, que produce los S1 propios del sujeto, que aloja la singularidad, que dignifica lo femenino, que reivindica el no hay relación sexual. Esta práctica se llama psicoanálisis.

Esta práctica que se llama psicoanálisis no se ubica ni a la derecha ni a la izquierda. Estar a la izquierda o a la derecha alude al padre. Se está a la derecha o a la izquierda del padre. La posición del analista evoca más bien el “entre”, borde del agujero, litoral. En tanto que analista en formación defiende al psicoanálisis. Esta práctica me cambió la vida y está muy viva en mí. Hay mucha gente en el mundo que está más viva gracias al psicoanálisis.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy



JOURNEE D'ETUDES DOCTORALES

Organisée par le Département de psychanalyse
et le laboratoire CRISES / E.A. 4424



SAMEDI 24 JUIN 2017 (de 9 h à 18 h)

*Lire, interpréter en psychanalyse.
Quelques figures cliniques.*



Salle 005 SITE SAINT-CHARLES
UNIVERSITE PAUL-VALERY MONTPELLIER 3

Rue du Professeur Henri Serre Montpellier

Tramway : lignes 1 et 4 (arrêt Place Albert 1^{er} Cathédrale)

Entrée libre. Inscription souhaitée par simple mail à bourgain.anne@gmail.com

Avec la présence d'Elisabeth GAILLED RAT (Editions le Pli – Sète)

Programme :

- 9h15 : Brève ouverture **Anne BOURGAIN** (CRISES, Université Paul-Valéry Montpellier 3)

- 9h30 : **Valentine PROUVEZ** (CRISES, Université Paul-Valéry Montpellier 3) :
“**Épreuves, crises et passages d’une existence individuelle dans le débat avec le milieu : l’adaptabilité normative à la lumière de Freud et Canguilhem.**”

Discutant : Pr **Jean-Bernard PATURET** (CRISES - Université de Montpellier 3)

- 10h30 : **Bertrand DUCCINI** (Université Paul-Valéry Montpellier 3) :
“**Blasphème et narcissisme : quel statut métapsychologique pour l’injure ?**”

Discutant : Pr **Gilbert FABRE** (LDI - Université Paris 13)

- 11h30 : **Olga Lucia MEDINA** (UTRPP - Université Paris 13) :
“**J’écoutais la voix de ses yeux.**”

Discutant : Pr **Jean-Daniel CAUSSE** (Université Paul-Valéry Montpellier 3)

- Pause déjeuner : Pique-Nique – Auberge espagnole

- 14h30 : **Ludovic DESJARDINS** (UTRPP - Université Paris 13) :
“**Madame *Blanchet* ou de l’initiation à la lecture de Proust : Eléments de réflexion sur la question du *Heim*.**”

Discutante : Pr **Sylvie CANAT** (LIRDEF Université Paul-Valéry Montpellier 3)

- 15h30 : **Paolo LOLLO** (UTRPP - Université Paris 13) :
“**Nihil potest homo intelligere sine phantasmata.**”

Discutante : Pr **Gabrielle LE TALLEC LLORET** (LDI - Université Paris 13)

- 16h30 : Discussion générale

Université Paul-Valéry Montpellier 3, Site Saint-Charles, salle 005

Rue du Professeur Henri Serre
Tramway : lignes 1 et 4 (arrêt place Albert 1er Cathédrale)

Entrée libre.

Inscription souhaitée par simple mail à Anne Bourgain

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Chroniqueurs

(à venir)

Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.